98

La Caverne

opéra en 3 actes

1925
1795

TICLE

LA
CAVERNE,
~~DRAME~~ LYRIQUE
EN TROIS ACTES,

présenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Rue Feideau, le 16 *Février* 1793, (v. ſt.) *l'an* 1er. *de la Republique;*

Paroles de DERCIS,

Muſique de LE SUEUR;

présenté à Liege par la Troupe d'Artiſtes Dramatiques, le 16 *Fructidor, an* 3me. *de la République Françaiſe, ou* 2 *7bre.* 1795, (v. ſt.)

LIEGE,

L'AN QUA

PERSONNAGES.

Les Citoyens & Citoyennes

ROLANDO ou D. JUAN, . . . *Tomarin.*
GILBLAS, ... *Duprato.*
D. ALPHONSE, ... *Delys.*
SCAPEL, ... *Duperche.*
CHARLES, ... *Deſvignes.*
BERTRAND, ... *St. Réal.*
ROUSTAN, ... *d'Oligni.*
ROBERT, ... *Duras.*
UN AMI d'Alphonſe, . . *Pâris.*
LÉONARDE, ... *la C. Perigni.*
SÉRAPHINE, ... *la C. Pinſart.*

LOUIS,
DENIS,
SANCHE,
BASILE,
} Chœurs de Voleurs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARDE, GILBLAS, SÉRAPHINE.

RÉCITATIF.

LÉONARDE.

Se calme-t-elle un peu ?

GILBLAS.

Non, sa douleur redouble.

LÉONARDE.

Quel sort !

GILBLAS.

J'entends ses soupirs, ses sanglots ;
Chaque instant augmente son trouble.

LÉONARDE.

Non, il n'est point de remède à ses maux.

SÉRAPHINE.

Dernier espoir des misérables !
O mort ! frappe-moi, frappe-moi de tes coups ;
Tu m'as ravi le plus cher des époux !
Unis au moins nos destins déplorables.

LÉONARDE.

Consolez-vous, ma belle enfant,
Vos pleurs ne pourront vous le rendre.

TRIO.

SÉRAPHINE.

Ciel ! prends pitié de mon tourment !
Contre ces scélérats qui pourra me défendre ?
Ah ! qu'ils prennent ma vie, & me laissent l'honneur !

GILBLAS.

Pour l'arracher à leurs fureurs,
O ciel ! inspire-moi le chemin qu'il faut prendre !

SÉRAPHINE.

Dernier espoir des misérables!
O ciel! inspire moi le parti qu'il faut prendre!
O mort! frappe moi, frappe-moi de tes coups!
Tu m'as ravi le plus cher des époux;
Unis au moins nos destins déplorables.
Ciel, prends pitié de mon tourment!
Ah! qu'ils prennent ma vie, & me laissent l'honneur!
Ciel, prends pitié de mon tourment!
De mon époux barbares assassins,
N'épargnez pas, achevez votre crime,
Je vous saurai ravir votre victime.
Avec ce fer mon sort est dans mes mains;
Je vous saurai ravir votre victime,
Mon sort est dans mes mains.

LÉONARDE.

M'en croirez-vous, Madame? aidez à votre sort. Le Capitaine vous aime, unissez-vous à lui. Les autres vous respecteront, & vous n'aurez plus rien à craindre de leur audace; c'est un homme bien né, & qui a eu de l'éducation. On dit mieux;... mais il se tait là-dessus; il est bon, généreux & brave comme un César. Allez, allez, Madame, on peut faire un plus mauvais choix.

GILBLAS.

Madame Léonarde, cessez; vous ajoutez à ses peines.

LÉONARDE, *avec un ton fin.*

Mais, mon cher Mr. Gilblas, vous me paraissez bien prendre de l'intérêt à cette belle Dame!... Hum!... votre colique d'hier était, je crois, une colique de commande: vous vouliez avoir un Prêtre pour ne pas aller aujourd'hui en course avec nos gens, & pour rester seul ici. Ah! l'on ne m'abuse pas facilement.

GILBLAS, *à part.*

Elle n'a que trop bien pénétré; mais elle n'imagine guère le motif qui me fait agir.

LÉONARDE.

Au surplus tout cela ne me regarde pas, & je me tairai là-dessus, parce que vous m'intéressez ici plus qu'aucun autre: vous êtes doux, honnête... j'aime cela; mais les autres, excepté le Capitaine cependant, oh! les vilaines gens! Mais voici l'heure où ils vont bientôt arriver, & je

n'ai encore rien préparé. Ne perdons point de temps, diable; ce ſerait un beau train ſi rien n'était prêt.

(*En montrant Séraphine.*)

Je vous laiſſe un moment, jeune-homme; ſoyez ſage au moins.

GILBLAS.

Allez, ne craignez rien; je ſais reſpecter la vertu, & ſur-tout le malheur. (*Léonarde ſort.*)

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, GILBLAS.

GILBLAS *s'approchant reſpectueuſement.*

MADAME, ne vous offenſez pas de ma témérité; mais les inſtans ſont précieux : il faut....

SÉRAPHINE, *ſe levant avec effroi.*

Quels que ſoient tes projets, retire-toi, téméraire; ne m'approche pas.

GILBLAS.

Ah! jugez mieux, Madame, du motif qui me guide; ne craignez rien d'un homme qui ſacrifierait ſa vie pour vous arracher au péril qui vous menace. Ne me confondez pas avec les brigands qui vous tiennent captive en cet horrible lieu, où je ſuis moi même arrêté malgré moi depuis ſix mois; & c'eſt pour échapper au premier moment à leur vigilance, que je me rends complice de leurs forfaits. Mais ſi le ciel pouvoit favoriſer mes deſſeins, ne voyez en moi qu'un libérateur.

SÉRAPHINE, *avec tranſport.*

Qu'entends-je? Quoi! le ciel pourroit vous inſpirer?... Quoi! vous pourriez?... (*Voulant ſe jetter à ſes genoux, il l'en empêche.*) Ah! qui que vous ſoyez, j'embraſſe vos genoux! Sauvez-moi la vie, ſauvez-moi l'honneur!

GILBLAS.

Vos dangers & vos larmes enflamment mon courage! Comptez...

SÉRAPHINE.

Si vous pouvez me rendre à mes parens, eſpérez tout u comte Alvar de Guſman mon père.

GILBLAS.

Qu'ai-je entendu ? vous la fille du comte Alvar de Guſman ; vous feriez cette Séraphine, l'objet de la tendreſſe du généreux Alphonſe de Leiva ?

SÉRAPHINE.

Oui, je ſuis cette infortunée Séraphine, l'himen venant de m'unir au plus aimable, au plus chéri des hommes.

GILBLAS.

Se pourroit-il ? celui que ces ſcélérats ont maſſacré ?

SÉRAPHINE.

Hélas ! lui-même : ils m'ont après traînée mourante dans cette horrible caverne, où, depuis quatre jours, ma vie & mon honneur... ſont à toute heure expoſés....

GILBLAS.

Que viens-je d'entendre ! O mon malheureux maître !

SÉRAPHINE.

Que dites-vous ? votre maître ?

GILBLAS.

Oui, Madame ! Vous voyez Gilblas, depuis long-temps attaché au comte de Leiva, ſon père. Il n'eſt pas que vous ne lui ayiez quelquefois entendu parler de moi.

SÉRAPHINE.

Quoi ! vous Gilblas ? Ah ! quel eſpoir s'empare de mon ame !

GILBLAS.

Peut-être, Madame, mon malheur lui aura-t-il fait ſoupçonner ma fidélité.

SÉRAPHINE.

Non, ne le croyez pas, elle ne lui fut jamais ſuſpecte ; il a préſumé une partie des événemens dont je vois ici la réalité. Pauvre Gilblas ! vous avez perdu votre malheureux maître ; prenez pitié de ſa veuve infortunée ; arrachez-moi à mes périls affreux ; ſortons d'ici à l'inſtant même.

GILBLAS.

Eh ! que n'eſt-il poſſible ? Hélas ! Madame, lorſque ces brigands vont en courſe, ils ferment l'entrée de cette caverne de manière que les plus grands efforts ne pourraient parvenir à l'ouvrir.

ARIETTE de Gilblas.

NON, ne doutez point de mon zèle;
Ma vie & mon ſang ſont à vous:
Oui, Gilblas vous ſera fidèle,
Comme il le fut à votre époux.
Ne perdez point toute eſpérance:
Ah! dût-il m'en coûter le jour,
J'emploierai tout, force & puiſſance,
Pour vous ravir de ce ſéjour;
Oui, j'emploierai tout pour vous ſecourir,
Oui, j'emploierai tout.

Rappellez votre courage, Madame; n'appréhendez rien de ces ſcélérats. Leur Capitaine, à qui vous avez inſpiré la plus vive paſſion, ſaura les contenir; lui-même paraît vous reſpecter. C'eſt un homme bien né; mais que les débauches & les folles erreurs ont jetté dans l'abîme où il eſt. Cependant on apperçoit ſouvent en lui cet air ſombre & mélancolique qui décèle le repentir. Je l'ai quelquefois ſurpris les yeux mouillés de larmes: je me trompe, ou les remords l'agitent. Ne croyez pas qu'il veuille obtenir rien de vous par la violence; mais j'eſpère, ſi je puis aujourd'hui ſortir avec ces brigands, exécuter le deſſein que j'ai depuis long-temps formé de leur échapper. En examinant tous les recoins de cette caverne, j'ai découvert un endroit qui en était autrefois la principale embouchure, & qui n'eſt fermé que par un amas de décombres: c'eſt par-là, tandis que ces brigands ſeront en courſe, que je compte, aidé de mes amis, pénétrer dans ce repaire, & vous en arracher. Mais cette vieille revient; raſſurez-vous, Madame, & comptez ſur les efforts de mon zèle.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, GILBLAS.

LÉONARDE.

QU'ILS arrivent quand ils voudront, tout eſt diſpoſé. (*A Séraphine, la regardant avec fineſſe.*) Je vous trouve un peu conſolée: allons, allons, mon enfant, du courage; ne vous laiſſez pas abattre; douleur n'eſt bonne à rien;

notre Capitaine, vous dis-je, vaut bien peut-être celui que vous regrettez tant.

GILBLAS.

Eh! Léonarde, laissez Madame, & ne l'accablez pas.

LÉONARDE *se remettant à filer.*

Ce n'est point mon dessein; je voudrois au contraire la consoler, je voudrois adoucir ses peines. Vous ne me jugez pas bien, j'ai toujours le cœur bon : c'est un trait ineffaçable, & la beauté se passe. J'ai été jolie autrefois, voyez ce qu'il m'en reste; tout a son temps; le mien est passé : quelle différence avec celui d'aujourd'hui!

CHANSON.

1er. Couplet.

LE pauvre temps, le pauvre temps!
Hélas! dans ma jeunesse,
Il m'en souvient, tout allait autrement;
C'était des soins & de la politesse.
Ah! qu'aujourd'hui le monde est différent!
Le pauvre temps, que celui d'à présent!

2me. Couplet.

ON m'abordait toujours avec tendresse;
Et pour me plaire on s'empressait toujours.
On admirait mon air, ma gentillesse;
On me flattait par cent jolis discours:
Ah! l'heureux temps, que celui des amours!

3me. Couplet.

EH quoi! se voir aujourd'hui sans conquête,
N'entendre plus ni soupirs ni serment,
Pas un bouquet même au jour de ma fête!
Ah! que Bastien le plaçait joliment!
Le pauvre temps, que le temps d'à présent!

Mais je crois entendre nos gens. Oui, oui, on ouvre la trappe du souterrain, ce sont eux-mêmes.

SÉRAPHINE.

Juste ciel! leur retour redouble ma terreur! Que vais-je devenir? (*Se serrant près de Léonarde.*) Ah! Madame, ne m'abandonnez pas,... protegez moi.

LÉONARDE.

Ne craignez rien; rassurez-vous, mon enfant.

SCÈN.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, GILBLAS, LÉONARDE, *un grand nombre de Voleurs ; le Capitaine doit avoir un air effrayant.*

CHŒUR DES VOLEURS.

RÉCITATIF.

SÉRAPHINE.

Juste ciel ! leur retour redouble ma terreur.

GILBLAS.

Contraignez votre douleur.

CHŒUR.

La bonne aubaine.
Quel vacarme & quel butin,
Mais auſſi quelle peine !
Quel vacarme & quel train !
Oh ! quelle mouſquetade !
C'était un bruit d'enfer ;
Il a fallu des bras de fer.
Mais quels brillans ſuccès !
Nulle victoire
De plus de gloire
Ne nous couvrit jamais.
Quel brillant, quel brillant ſuccès,
Quel brillant ſuccès !

ROUSTAN.

Mais voici le Capitaine.

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, GILBLAS, LÉONARDE, LES VOLEURS, ROLANDO. (*Il a les moustaches épaisses ; plusieurs pistolets garnissent sa ceinture, & son sabre est énorme : quelques autres Voleurs l'accompagnent.*)

ROLANDO.

MESSIEURS, vous vous êtes conduits avec courage ; mais avec trop de cruauté. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de répandre le sang inutilement ; faisons notre métier avec un peu plus d'humanité. Quand on nous oppose de la résistance, & qu'on attaque nos jours, nous devons les garantir par la perte de nos ennemis ; mais, lorsqu'ils cedent & qu'ils demandent la vie, il y a de la barbarie, de la bassesse même à la leur ôter.

ROUSTAN.

Ma foi, nous n'entendons rien à toutes ces belles maximes, & je plains fort ceux que nous rencontrerons lorsque nous serons les plus forts.

ROLANDO *haussant les épaules.*

C'est fort bien. Allons qu'on examine les prises & qu'on les porte au magasin ; que Bernard, Charles & Bertrand partent à l'instant pour Mancilla, & aillent rendre les chevaux qui ont été pris & qui nous sont inutiles.

GILBLAS.

Capitaine, permettez que je les accompagne. Je me sens beaucoup mieux, & je crois que l'air me ferait grand bien ; d'ailleurs, je veux vous prouver mon zèle, & vous faire voir aussi, par quelque action d'éclat, que je ne suis pas indigne de votre estime.

ROLANDO.

Eh bien, va, Gilblas ; ma foi, j'augure bien de toi, & je me persuade, quand tu seras encore un peu plus aguerri, que tu te distingueras un jour parmi nous.

(*Pendant que plusieurs Voleurs s'approchent de Séraphine, Gilblas, Bertrand & Charles sortent.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, ROLANDO, LES VOLEURS, ROUSTAN.

ROUSTAN *à Séraphine.*

ALLONS, allons, la belle affligée, consolez-vous. Tenez, il faut pour commencer que nous nous embrassions.

ROLANDO *fièrement.*

Tout beau, Monsieur, tout beau :-qu'on la respecte, je vous en prie.

ROUSTAN.

Parbleu, Capitaine, est-ce que vous croyez que nous consentirons encore?...

ROLANDO, *avec fierté.*

Je l'espère.... Au surplus, j'entends qu'elle soit ici maîtresse absolue de sa volonté; & le premier qui osera l'insulter, c'est à moi qu'il aura affaire.

LES VOLEURS *en s'en allant.*

Oh! tout cela commence fort à nous ennuyer.

(*Ils sortent avec Léonarde.*)

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, ROLANDO.

ROLANDO.

MADAME; tant que je respirerai, ne craignez rien de leur audace; je saurai les contenir.

SÉRAPHINE.

Eh bien, ne soyez point généreux à demi : soyez mon libérateur; meritez toute ma confiance, & comptez sur la récompense que vous obtiendrez de mes parens, si vous avez la générosité de me rendre à eux.

ROLANDO.

Ah! Madame, que me demandez-vous? Est-il un prix comparable à ce que je possède.

DUO.

ROLANDO.	SÉRAPHINE.
Moi que de vous je me ſépare,	Tu m'oſes déclarer ta flamme,
Plutôt cent fois perdre le jour.	Toi l'aſſaſſin de mon époux !
Pardonnez : mon cœur qui s'égare	Tu m'oſes déclarer ta flamme,
Ne peut contenir ſon amour.	Toi l'aſſaſſin de mon époux !
Ne m'en accuſez point, Madame,	Ceſſe de m'outrager
Non, non, je n'ai point ſur lui porté mes coups.	Par ton ardeur infame.
Mon cœur eſt indigne de vous;	
Oui, je le ſais :	
Moi-même je m'abhorre	
Dans les remords dont je ſuis combattu :	
Pour mériter les charmes que j'adore,	
Je ſais quel eſt le prix de la vertu.	Eh bien, cède à ſa voix ;
Ah ! puis-je me réſoudre à ce cruel effort !	Que ta main me délivre !
De ma raiſon je ne ſuis plus le maître ;	
Ayez pitié d'un amour malheureux :	
Changé par vous, je ſerai vertueux ;	Retire toi, retire-toi ;
Je puis un jour digne peut-être...	Va, tu me fais horreur.
Quoi ! rien ne peut déſarmer votre cœur ?	Je lis dans ces regards
A ces ménagemens qu'eſt-ce donc qui m'engage ?	Ses tranſports & ſa rage.
Mon cœur humilié cède à ſon déſeſpoir.	Que vais-je devenir, ſi dans dans ſon déſeſpoir
Ah ! puiſque rien ne peut l'émouvoir...	Rien ne peut l'émouvoir ?
Ciel ! arrêtez : qu'allez-vous faire ?	A ta témérité je ſaurai me ſouſtraire ;
Je ſuis un monſtre furieux.	Oui, je ſaurai me ſouſtraire.
Ah ! pardonnez, l'amour m'égare,	Arrête, monſtre furieux ;
	Suſpends le tranſport qui t'égare ;

Oui, l'amour m'égare.
Je ſuis un monſtre furieux :
Je ſerais en effet féroce & barbare,
Si j'abuſais d'un ſort ſi malheureux.

N'abuſe point de mon ſort,
De mon ſort malheureux.
Ah ! ſuſpends le tranſport qui t'égare ;
Arrête, monſtre furieux.

FINALE.

ALPHONSE, *que le Spectateur apperçoit dans la forêt.*

Toi que ſans ceſſe j'appelle
Dans ce ſauvage ſéjour,
Hélas ! ton amant fidèle
T'a-t-il perdu ſans retour ?
Prête à la voix plaintive
Une oreille attentive,
C'eſt celle de l'amour.

SÉRAPHINE.

Quels accens & quelle voix touchante !
Ah ! que mon cœur eſt déchiré !

CHŒUR DES VOLEURS.

Cette aventure eſt ſurprenante :
C'eſt quelque malheureux dans le bois égaré ;
Cette aventure eſt ſurprenante.

ALPHONSE *ſeul.*

Si dans ce ſombre aſyle,
Où l'on n'a pu te ravir,
Ma recherche eſt inutile,
Toujours j'y viendrai gémir :
Errant & miſérable,
Du tourment qui m'accable
On m'y verra mourir.

ALPHONSE.

Toi que ſans ceſſe j'appelle
Dans ce ſauvage ſéjour,
Hélas ! ton amant fidèle
T'a-t-il perdu pour toujours ?

LES VOLEURS.

Cette aventure eſt ſurprenante,
Cette aventure eſt ſurprenante,
Eſt ſurprenante.
Voyons, voyons, la choſe en vaut la peine ;
D'un autre ton il va chanter :

SÉRAPHINE.

Daigne me ſecourir,
Daigne me ſecourir.
Oui, oui, les pleurs de l'innocence
Ont droit de le fléchir.
Grand Dieu! daigne me ſecourir!
Grand Dieu! les pleurs de l'innocence
Ont droit de le fléchir.

Oui, c'eſt peut-être une bonne aubaine.
Amis, amis, il faut, il faut en profiter;
Amis, il faut, il faut en profiter.

ROLANDO.

Meſſieurs, point de confiance;
Il faut prendre auſſi garde à nous,
Il nous faut prendre garde à nous.
Songeons qu'une ſeule imprudence
Peut quelquefois nous perdre tous.

LES VOLEURS.

Voyons, la choſe en vaut la peine;
Oui, c'eſt peut-être une bonne aubaine.
Songeons qu'une ſeule imprudence
Oui, ſongeons qu'une ſeule imprudence
Peut quelquefois nous perdre tous,
Oui, peut quelquefois nous perdre tous.
Nous perdre tous, nous perdre tous.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE *seule, s'avançant.*

RÉCITATIF.

QUEL antre affreux!
Dans ce ſéjour du crime quel ſort m'attend?
Grand Dieu! je n'eſpère qu'en toi!
Au coup qui la menace dérobe une victime!
Dieu tout-puiſſant, ſauve-moi de l'abîme!
Le ſilence profond qui règne autour de moi!
Cette lueur pâle & tremblante!
Qui me protégera dans ce ſéjour d'effroi?
Quelle eſt ma deſtinée?
Depuis que je ſuis née
Je n'avais point du ſort éprouvé la rigueur.
D'un père la tendreſſe extrême,
La douce amitié, l'amour même,
L'amour enfin comblant mes vœux,
Avait tiſſu les nœuds
De ma félicité ſuprême.
Je n'avais point du ſort éprouvé la rigueur:
Un coup affreux vient de détruire
Le ſort heureux que j'ai vu luire.
J'ai tout perdu.
A ces jours pleins de charmes,
Dans ce ſéjour d'alarmes,
Va ſuccéder dans mon cœur éperdu
L'horreur, l'épouvante & les larmes.
O cher époux! la mort barbare
Qui nous ſépare,
Eſt mon deſir, mon eſpoir le plus doux.
Un coup affreux vient de détruire
Le ſort heureux que j'ai vu luire:
La mort qui nous ſépare,
Eſt mon deſir, mon eſpoir le plus doux.

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, LÉONARDE.

LÉONARDE.

PARDONNEZ-MOI si je vous ai laissée seule quelques momens; mais les soins où je suis forcée m'y ont obligée.

SÉRAPHINE.

Ma Bonne, quittez moi le moins que vous pourrez, je vous en supplie.

LÉONARDE, *baisant la main de Séraphine, qui la presse dans ses bras.*

Pauvre chère Dame!

AIR.

Vous m'avez arraché des pleurs :
Quel triste sort, & qu'il m'afflige!
Hélas! il faudrait un prodige
Pour mettre fin à vos malheurs.
Prenez vos maux en patience :
Que ne puis-je les soulager!
Mais comptez sur mon assistance;
Vous me verrez du moins les partager.
Vous m'avez arraché des pleurs :
Quel triste sort, & qu'il m'afflige!
Il faudrait un prodige
Pour mettre fin à vos douleurs.

SÉRAPHINE.

Un si tendre intérêt me pénètre : ne m'abandonnez jamais; protégez-moi comme votre enfant; employez tout votre pouvoir sur l'esprit du Capitaine pour détourner de moi ses persécutions.

LÉONARDE.

Ah! comptez sur mon zèle & mon attachement. Vos jours & votre honneur me sont aussi précieux que si vous étiez mon enfant même. Vous le ferez; je vous chérirai comme une tendre mère. Mon cœur, que le besoin d'aimer a toujours rempli, retrouve enfin son aliment : je vous consacre le reste de mes jours.

SÉRAPHINE

SÉRAPHINE *l'embrassant.*

Combien vous m'étonnez ! comment se peut-il qu'avec une ame honnête & sensible vous habitiez parmi ces scélérats ?

LÉONARDE.

Vous avez dû me juger défavorablement ; vous n'avez pas dû penser que, dans ce séjour horrible, on pût trouver quelque étincelle de vertu.

SÉRAPHINE.

La vôtre y brille encore d'un plus vif éclat.

LÉONARDE.

Mais je crois entendre nos gens rentrer.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, ROLANDO, LES VOLEURS. (*Ils introduisent un aveugle vêtu d'une longue robe : un grand feutre couvre sa chevelure blanche : une longue barbe lui tombe sur la poitrine : il a une vielle sur le dos & un gros bâton à la main.*)

ROLANDO.

VIENS, viens, mon ami, n'appréhende rien ; on ne te veut point de mal... par ici... (*A Séraphine.*) Tenez, Madame, voilà un pauvre aveugle que nous avons trouvé ; il pourra peut-être, par ses chants, apporter quelques soulagemens à vos ennuis. (*A l'Aveugle, qui fait un mouvement involontaire.*) Ne crains rien, bon-homme, ne crains rien ; on ne te veut aucun mal. Rassure-toi, & chante à Madame quelque Romance.

L'AVEUGLE, *avec une voix cassée.*

Je le veux bien, mon bon Seigneur ; je ferai tout ce que vous voudrez.

ROMANCE.

OR, écoutez ; je vais vous apprendre
D'un amant les cruels malheurs :
Mais si vous avez un cœur tendre,
Hélas ! pourrez-vous les entendre
Sans leur donner des pleurs ?

SÉRAPHINE *à part & sur le devant de la Scène parlant.*

Quels accens, & quel rapport incroyable !

L'AVEUGLE, *continuant sa Romance.*

Un tendre himen à son amante
Venait d'enchaîner son destin.

UN VOLEUR.

L'ami, l'ami, ta chanson est bonne à faire dormir debout; n'as-tu rien de plus gai à nous chanter ?

SÉRAPHINE, *toujours à part.*

Oui, c'est presque le son de sa voix ! mon cœur s'y peut-il tromper ? ou bien est-ce une illusion qu'enfante mes malheurs ?

UN VOLEUR, *considérant l'Aveugle.*

Bonhomme, avez-vous toujours été aveugle ?

L'AVEUGLE.

Hélas ! non, mes bons Seigneurs.

LES VOLEURS.

Et depuis quand l'êtes-vous ?

L'AVEUGLE.

Depuis que j'ai perdu une épouse que j'adorais. J'ai tant pleuré, tant pleuré...

SÉRAPHINE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah ! qui que vous soyez, je partage votre peine; j'éprouve le même sort; mon cœur se sent pénétré de vos maux.

(*Pendant que l'Aveugle chante le morceau suivant, Séraphine est dans une agitation d'autant plus violente qu'elle fait tous ses efforts pour la contraindre.*)

ALPHONSE.

ARIETTE.

Ah ! plaignez mon malheur extrême :
On m'a ravi l'objet de mon amour.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Peut-on aimer la lumière du jour ?
De la nature incomparable ouvrage,
Incomparable ouvrage,
Ses doux regards étaient pour moi les cieux,
Ses doux regards étaient pour moi les cieux.

La fleur qui pare le bocage,
Près d'elle était sans éclat :
On m'a ravi ce bien suprême,
L'unique objet de mon amour.
Ce n'est qu'en voyant ce qu'on aime,
Qu'on peut aimer la lumière du jour :
Ce n'est qu'en voyant ce qu'on aime,
Qu'on peut aimer la lumière du jour.

SÉRAPHINE *à part, sur le devant du Théâtre.*

Je n'en saurais douter; c'est lui il vit! Ah! comment renfermer les transports de mon ame? O ciel! c'est fait de lui s'il est reconnu.

ROLANDO.

Madame, qu'avez-vous donc? vos traits plus altérés....

SÉRAPHINE.

Je ne puis supporter l'aspect de cet infortuné; son sort ajoute à l'horreur du mien; ses chants, les accens de sa voix... Ah! Seigneur! si mes prières vous touchent, faites-le sortir à l'instant de ces lieux.

ROUSTAN.

Oh, que non! oh, que non! Lorsqu'une fois on est entré ici, c'est pour toujours; & quand les gens nous lassent ou nous embarrassent, nous savons de quelle manière il faut nous en défaire.

ROLANDO *exprime son indignation à Roustan par un geste terrible.*

SÉRAPHINE *à part, dans un désespoir sombre.*

Ah! malheureux!

LÉONARDE *à Roustan.*

Barbare, pouvez-vous présenter à ses yeux un avenir si funeste?

ROLANDO.

Madame, revenez à vous, rassurez votre cœur; vous n'aurez jamais à craindre un semblable destin : & puisque le sort de ce malheureux vous intéresse, je le prends sous ma protection. Ne craignez rien pour lui, Léonarde; prenez soin d'elle; engagez-la à prendre quelque soutien.

LÉONARDE.

Ah! comptez sur mon empressement & sur mon zèle. Je cours vîte lui préparer quelque chose.

SCENE IV.

SÉRAPHINE, ROLANDO, LES VOLEURS, L'AVEUGLE.

ROLANDO *à Séraphine.*

MADAME, prenez, s'il se peut, quelque repos.

ROUSTAN.

Oui, oui; il faut la laisser tranquille; elle en a besoin de repos. (*Regardant l'Aveugle.*) Mais le mal de ce bonhomme n'est peut-être pas sans remède. (*A un Voleur.*) Scapel, toi qui es Chirurgien, regarde un peu ses yeux.

L'AVEUGLE.

Quelque habile que vous soyez, votre science ne peut m'être d'aucun secours.

SCAPEL.

Voyons, voyons toujours.

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Ne le tourmentez pas; vous allez peut-être lui faire beaucoup de mal?

SCAPEL.

Oh! que non, que non.

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, ROLANDO, L'AVEUGLE, BERNARD, CHARLES, BERTRAND, *Les autres Voleurs.*

CHARLES.

CAPITAINE, nous arrivons de Mancilla; nous y avons vendu les chevaux. Mais apprenez un évènement qui peut avoir des suites : Gilblas s'est échappé, malgré notre vigilance à l'observer.

(SÉRAPHINE *marque une surprise pleine de joie.*)

L'AVEUGLE.

Gilblas !

ROLANDO.

Se pourrait-il ? Venez dans ma chambre ; il eſt bon de tenir conſeil ſur cela.

CHARLES, *regardant l'Aveugle.*

Quel eſt cet homme ?

ROUSTAN.

Un Aveugle égaré que nous avons trouvé là-haut ; nous l'avons fait entrer. Viens, je te conterai cela.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, L'AVEUGLE.

DUO.

SÉRAPHINE, ALPHONSE.

RÉCITATIF.

ALPHONSE.

AH ! ſe peut-il ? quel jour !
Eſt-ce toi, cher époux ?
N'eſt-ce point un preſtige ?
Le ciel en ma faveur a-t-il fait un prodige ?
J'en dois croire mes yeux ;
J'en douterais en vain.
Preſſe-moi ſur ton ſein.
Ah ! quelle horreur me glace !
Cher époux, je frémis du ſort qui te menace.
Quel vain eſpoir te conduit en ces lieux ?
Quel vain eſpoir enflamme ton audace ?
Le tranſport qui te guide ?

SÉRAPHINE.

JE te revois !
Quel Dieu te rend à mon amour ?

Mon bonheur eſt certain, ma chère Séraphine.

Je puis, je puis braver le ſort qui me menace.
Ah ! je viens t'arracher de ce repaire affreux.
Oui, crois en mon amour, le tranſport qui me guide ;

Fallait-il écouter ton ardeur intrépide ?
On t'allait massacrer à mes yeux.
Ne crois pas que je veuille aujourd'hui te survivre :
Et s'il faut qu'au trépas à mes yeux on te livre,
Que par les mêmes coups nos destins soient unis.
Non, sans toi je ne puis vivre.
Cher époux, que nos destins soient unis!
O ciel! exauce-moi; daigne accorder ce prix!

Rien ne peut arrêter mon ardeur intrépide.
Oui, je viens te sauver ou mourir à tes yeux.
Dieux! permets aujourd'hui que mon bras la délivre!
Aux terreurs d'un époux daigne accorder ce prix!
Grand Dieu! permets que je la délivre!
Aux vœux d'un tendre époux daigne accorder ce prix!

O ciel! exauce-moi; daigne accorder ce prix!

SÉRAPHINE.

Cher Alphonse, par quel bonheur as-tu donc échappé ?

ALPHONSE.

Plus étourdi des coups que j'ai reçus, que dangereusement blessé, ces brigands m'ont cru mort, & m'ont laissé sur la place; le sentiment m'est revenu au bout de quelques heures; & ne voyant autour de moi que mes gens massacrés, je n'ai point douté que ces voleurs ne t'eussent emmené avec leur butin. Je me suis traîné jusqu'au plus prochain village; j'y ai raconté ma funeste aventure; j'ai su que ces scélérats avaient leur retraite dans cette forêt; je suis venu voir si, à la faveur de ce déguisement, je ne pourrais pas m'y introduire, &, dussé-je périr, t'arracher de leurs mains.

SÉRAPHINE.

O mon ami! quel sort nous menace! Sache, pour comble de misère, que le chef de ces brigands est épris pour moi de la plus violente passion; mais tout sentiment d'honneur n'est point anéanti dans son ame : les principes d'une noble éducation le ramènent souvent à la vertu, & l'on peut tout attendre de ses remords. Mais enfin quel est ton espoir dans un péril si grand ?

ALPHONSE.

Je mets ma confiance dans le courage de quelques amis. Ils doivent attaquer cette caverne au milieu de la nuit; ils en reconnaîtront l'entrée : l'un d'eux, bien caché, nous

obſervait lorſque les voleurs m'y ont introduit. Je tâcherai, au moment où ils attaqueront cet odieux repaire, de les ſeconder le mieux que je pourrai.... Mais quel eſt ce Gilblas ?

SÉRAPHINE.

Ton ancien ſerviteur, que ces brigands ont auſſi dépouillé & retiennent depuis ſix mois ; c'eſt, je n'en doute pas, pour entreprendre ma délivrance qu'il s'eſt échappé ; mais un ſi faible eſpoir peut-il calmer mes craintes ?

ALPHONSE.

Le ciel nous protégera ; mettons en lui notre confiance : nous auroit-il rejoints pour nous ſéparer impitoyablement ? O ma chère Séraphine ! eſpérons tout de lui.

SÉRAPHINE *l'embraſſant.*

O mon ami ! mon unique bien !

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE.

LÉONARDE, *préſentant à Séraphine un vaſe ſur une aſſiette.*

TENEZ, ma chère Dame, prenez cela.

(*Elle les ſurprend dans les bras l'un de l'autre.*)

Tudieu, monſieur l'Aveugle ! Eh bien ! quand on n'y voit pas, il faut aller à tâtons.

SÉRAPHINE.

Ah ! madame Léonarde, vous m'avez témoigné un intérêt ſi tendre & vous m'inſpirez trop de confiance, pour que je vous faſſe un myſtère de ce qui ſe paſſe ici : vous voyez mon époux échappé à la mort.

LÉONARDE.

Se peut-il ? (*A Alphonſe.*) Ah ! Seigneur ! à quoi vous expoſez-vous ? Vous êtes perdu, oui, perdu ſans reſſource, ſi l'on vient à vous découvrir. Comptez du moins ſur ma fidélité, ſur mon zèle. Oui, je vous aſſiſterai de

tout mon pouvoir, & je vous sacrifie mes jours, s'il le faut. Mais on vient; tenons-nous sur nos gardes. (*Regardant vers le fond.*) C'est une partie de ces scélérats; ils ont l'air de comploter : il faut rompre leur projet. Vous, Seigneur, n'ayez pas l'air de l'intérêt dans tout ceci; mais tâchez, à la faveur de votre infirmité, de les embarrasser le plus que vous pourrez. Je ne dois pas avoir non plus l'air du chagrin. Allons, reprenez votre instrument; faites chanter & danser la vieille Léonarde.

(*On voit les Voleurs au fond d'une des allées souterraines pendant que Léonarde chante, & qu'Alphonse l'accompagne d'une manière grotesque.*)

CHANSON.

LÉONARDE.

Il y a cinquante ans & plus,
Que je n'ai joué de l'épinette;
Mes doux plaisirs sont perdus,
Non, je n'ai plus d'amusette;
Mes desirs sont superflus.
Plaignez la pauvrette :
Hélas! je n'en jouerai plus,
Plaignez la pauvrette.

SCÈNE VII.

ALPHONSE, SÉRAPHINE, *une partie des Voleurs complotant au fond du Théâtre.*

LÉONARDE, *continuant sa Chanson.*

J'en touchois si joliment,
Dit-on, quand j'étais jeunette.
Chacun de son instrument
M'accompagnait sur l'herbette.
Heureux temps que je regrette!
Mes desirs sont superflus.
Plaignez, plaignez la pauvrette :
Hélas! je n'en jouerai plus.

ROUSTAN, *aux autres Voleurs.*

Paix : ne les troublons pas; observons-les.

LÉONARDE,

LÉONARDE, *continuant sa Chanson.*

Si quelque joli garçon
Veut, touché de ma diſette,
Me remettre à l'uniſſon :
(*A part à Alphonſe.*)
Prenons garde, on nous guête ;
Je lui ferai la courbette.
Heureux temps que je regrette !
Mes deſirs ſont ſuperflus.
Plaignez, plaignez la pauvrette :
Helas ! je n'en jouerai plus.

SCÈNE IX.

SÉRAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE, LES VOLEURS *au fond du Théâtre.*

ROUSTAN *à Léonarde.*

DIABLE la vieille Léonarde, comme un inſtrument vous met en train.

LÉONARDE.

Que venez vous faire ici, vous ? laiſſez-nous.

ROUSTAN.

Bon, il ne faut pas vous fâcher. Tenez, il faut que nous danſions enſemble ; & le papa nous jouera un rigodon.

LÉONARDE.

Allons, allons, laiſſez-moi.

ROUSTAN *s'approche de Séraphine.*

Et la Belle en ſera.

SERAPHINE *ſe ſerrant près de Léonarde.*

Ah ! tout mon corps friſſonne ! Grand Dieu, prenez pitié de moi !

ALPHONSE, *allant & revenant devant Séraphine, heurte Rouſtan & le fait tomber.*

Mais qu'eſt-ce que vous voulez donc ?

ROUSTAN *à l'Aveugle.*

Eſt-ce que tu n'y vois pas ? Que le diable t'emporte.

CHARLES, *saisissant Léonarde par derrière en la détournant.*

Parbleu, voilà bien des façons.

BERTRAND, *saisissant également Alphonse, & le détourne.*

Roustan, prends la vîte.

SÉRAPHINE & LÉONARDE, *avec des cris effroyables.*

Au secours! au secours!

ROUSTAN *s'empare de Séraphine & l'enlève.*

Je la tiens; venez, mes amis.

(*Il sort en emportant Séraphine, qui s'évanouit dans ses bras. Les Voleurs qui retenaient Léonarde & Alphonse, les quittent & suivent Roustan.*)

SCÈNE X.

ALPHONSE, LÉONARDE.

ALPHONSE, *voulant ôter sa casaque.*

Ne balançons pas; volons à son secours: il faut la sauver ou mourir.

ROLANDO *dans la coulisse.*

Arrête, audacieux; tremble; rends-la moi.

SCÈNE XI.

ALPHONSE & LÉONARDE, *sur le devant du Théâtre.*

(*Roustan rentre, tenant toujours dans ses bras Séraphine évanouie, Rolando le poursuivant.*)

LES VOLEURS.

ROUSTAN.

Tu l'espères en vain; je brave ta menace.

ROLANDO.

Si tu ne la rends pas, scélérat, c'est fait de ta vie. *Il lui met le pistolet sous la gorge, la lui arrache & la*

donne à Léonarde en lui disant : Ne la quittez pas, Léonarde, prenez soin d'elle.

CHŒUR FINAL.

ROLANDO *seul.*

RÉCITATIF.

LEQUEL de vous prétend me l'enlever!
Me voilà prêt à lui répondre.

CHŒUR DES VOLEURS.

Croyez-vous ainsi nous confondre?
Croyez-vous ainsi nous confondre?

ROLANDO.

Je brave encor plus, je brave
Encor plus votre audace.
Réprimez, croyez-moi, vos indignes ardeurs.

SÉRAPHINE.

Du jour il fallait me priver.

ROLANDO.

Réprimez, croyez-moi, vos indignes ardeurs,
Ou bien redoutez mes fureurs.

LES VOLEURS.

CHACUN de nous peut vous braver,
Chacun de nous peut vous braver;
Pas un ne craint votre menace,
Chacun de nous peut vous braver;
Pas un ne craint votre menace.
Croyez-vous ainsi nous confondre?
Croyez-vous ainsi nous confondre?
Mettez fin, croyez-nous, à vos airs de hauteurs,
Ou bien redoutez nos fureurs.

BERTRAND.

Pas un ne craint votre menace.
Oui, oui, chacun de nous peut vous braver.
Redoutez nos fureurs, redoutez nos fureurs.

TOUS LES VOLEURS.

Mon sang dans mes veines bouillonne,
De rage tout mon corps frissonne.
Mon sang dans mes veines bouillonne,
De rage, oui, tout mon corps frissonne.
Non, non, je ne puis plus contenir mon courroux;

SÉRAPHINE.

Quelle horreur nous environne ?
Quel transport & quel courroux !

O contrainte ! ô douleurs !
O tourmens ! ô rigueurs !
Dieu ! quel noir transport
Et quel affreux courroux !
Ah ! quelle horreur ! Ciel à tes coups je m'abandonne.
Dieu puissant, sur ma tête épuise tes coups.
O contrainte ! ô rigueurs !
O tourmens ! ô douleurs !

Oui, la foudre va lancer ses coups.
Mais tant d'audace nous étonne :
Tremblez pourtant, retirez-vous ;
C'est trop long-temps nous braver tous.
Chacun de nous peut vous braver.
Non, non, je ne puis plus contenir mon courroux.
Oui, oui, la foudre gronde & va lancer ses coups ;
Oui, tremblez, retirez-vous.

ROLANDO, *ne faisant que montrer son arme nue, & montrant en même temps le plus grand sang-froid, les Voleurs reculent interdits, confondus, restent comme stupéfaits de leur lâcheté, & semblent, en se regardant l'un l'autre, se la reprocher.*

SÉRAPHINE.

Ah ! grand Dieu, secourez-nous !

Epargnez, du moins, mon époux !

La foudre va lancer ses coups ;
Epargnez, du moins, mon époux !

Les VOLEURS *&* ROLANDO.

Mon sang, oui, tout mon sang dans mes veines bouillonne ;
De rage tout mon corps, oui, tout mon corps frissonne ;
Je ne puis contenir mon courroux.
Oui, la foudre va lancer ses coups ;
C'est trop long-temps nous braver tous.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DES VOLEURS.

(*Les Voleurs conjurés entrant en foule sur la scène avec énergie & action.*)

NON, ne souffrons pas un tel outrage,
Non, ne souffrons pas un tel outrage.
Oui, vengeons-nous, oui, vengeons-nous,
Oui, vengeons-nous.
Oui, qu'il éprouve notre rage;
Qu'il tombe sous nos coups!
Oui, oui, punissons, punissons tant d'audace;
Non, non, ne le souffrons pas.
Oui, oui, qu'il éprouve notre rage!
Qu'il tombe sous nos coups!
Vengeons-nous, oui, vengeons-nous:
Oui, oui, qu'à l'instant
Dans son indigne sang
Notre honte s'efface.

ROUSTAN, *avec mystère.*

Qui frappera le premier?

TOUS LES VOLEURS.

Moi, moi; oui, dans l'instant,
Oui, oui, mon cœur exempt d'effroi,
Que la vengeance, la vengeance guide,
En deviendra plus intrépide.
Oui, oui, oui, oui, oui, oui.

(*Léonarde passe sa tête par le guichet pour les écouter & les observer.*)

SCÈNE II.

LÉONARDE, LES VOLEURS, CHARLES.

CHARLES.

ÉCOUTEZ, mes amis, c'eſt à Rouſtan d'aller cette nuit en courſe avec cinq braves camarades. Je me charge de tout. Que Rouſtan parte ; je vous réponds qu'à ſon retour, Rolando ni l'Aveugle, fut qui j'ai de violens ſoupçons, ne feront plus du nombre des vivans.

SUITE DU CHŒUR.

Nous conſentons, nous conſentons
A cet arrangement, à cet arrangement.

CHARLES *ſeul.*

Qui nommons-nous pour notre capitaine ?

TOUS LES VOLEURS.

Pourrions-nous balancer ? Rouſtan.

CHARLES *ſeul.*

Je vois ce choix ſans peine,
Je vois ce choix ſans peine.

TOUS LES VOLEURS.

Qu'il reçoive notre ſerment ;
Nous te jurons obéiſſance ;
Oui, oui, nous en faiſons ſerment.

ROUSTAN *ſeul.*

Me jurez-vous obéiſſance ?

TOUS LES VOLEURS.

Oui, oui, oui, oui.

ROUSTAN.

Vous me le jurez tous ?

TOUS LES VOLEURS.

Oui, oui, oui, oui.

ROUSTAN.

En eſt-il quelqu'un qui balance ?

TOUS LES VOLEURS.

Non, non, non, non.

ROUSTAN.

Aucun de vous ne balance?

TOUS LES VOLEURS.

Non, non, non, non.

ROUSTAN *marque ſa ſatisfaction.*

TOUS LES VOLEURS.

Oui, s'il en eſt un parmi nous
Qui jamais, jamais te trahiſſe,
Frappe:
Oui, que ſous tes coups il périſſe!
Oui, que ſous tes coups à nos yeux il périſſe!
Nous te jurons obéiſſance;
Oui, oui, nous te le jurons tous.
Non, il n'en eſt point qui balance.
Oui, s'il en eſt un qui jamais te trahiſſe,
Que ſous tes coups, oui, ſous tes coups
A nos yeux il périſſe.
Oui, qu'il périſſe ſous tes coups,
Oui, ſous tes coups:
Oui, oui, oui, oui, oui, oui.

SCÈNE III.

LÉONARDE, *ſuivie de* ROLANDO, *entrant avec précaution, & regardant de côté & d'autre.*

LÉONARDE, *à demi-bas.*

Ils n'y ſont plus, vous pouvez entrer.

ROLANDO.

As-tu bien entendu? ne t'es-tu pas trompée?

LÉONARDE.

Non, Seigneur; vos jours ſont en danger: c'eſt cette nuit qu'ils veulent accomplir cet odieux projet. C'eſt Rouſtan qu'ils ont réſolu de mettre à votre place; & comme l'Aveugle leur eſt ſuſpect, ils doivent auſſi ſe dé-

faire de lui. C'eſt Charles, Louis, Baſile, Sanche, Denis, Robert qui reſteront ici pour exécuter ce complot.

ROLANDO.

Les ſcélérats! Je ne vois que trop le péril qui me menace; & je n'entrevois guères de moyens d'y échapper: mais je tremble moins pour moi que pour cette femme infortunée. Que deviendra-t-elle, ſi elle eſt aujourd'hui privée du ſeul appui qui lui reſte? A quelle horreur ma mort la laiſſe en butte! Son danger me fait frémir.

LÉONARDE.

Ah! mon cher maître! je vois votre ame ſe montrer ſous ſes véritables traits. Ah! ſauvez cette vertueuſe créature; rendez-la à ſa famille. Que pouvez-vous eſpérer d'elle? Ah! la mort qu'elle a réſolu de ſe donner, préviendrait ou ſuivrait l'accompliſſement de vos criminels deſirs.

ROLANDO, *avec effort & ſentiment.*

Laiſſe-moi, bonne femme; ne me fais pas rougir de mes attentats; retourne auprès de cette infortunée; redouble tes ſoins pour elle. Ce moment va décider de ſon ſort; mais tu ſais combien il y a d'obſtacles à ſurmonter pour ſortir de cet horrible lien. Laiſſe-moi quelques momens, & revenez tous trois me joindre ici.

SCÈNE IV.

ROLANDO *ſeul.*

Récitatif obligé.

DANS ce péril certain, quel parti dois-je prendre?
Réfléchiſſons ſur mon ſort un moment.
Contre ces forcenés puis-je ſeul me défendre?
Mais les lâchès verront ſi mon cœur ſe dément.
Enfin, voilà, voilà le fruit de mon égarement;
Voilà, voilà le prix que j'en devais attendre.
Trop heureux ſi j'évite un autre châtiment.
Quelle voix dans mon cœur crie & me fait entendre:
Repens toi, repens-toi; l'abîme eſt ſous tes pas!
Ah! ſonge à ta famille, à ton malheureux père,
Dont tes forfaits peut-être ont cauſé le trépas.
O ciel! idée affreuſe & qui me déſeſpère!

ARIETTE.

ARIETTE.

Allégro.

CÉDONS à mes remords; oui, rendons en ce jour
Un cœur à la vertu, ramene par l'amour.
Eh bien, n'héſite plus; ſauve une infortunée;
De ſes dangers cruels tu dois la délivrer.
A ſon ſort aujourd'hui j'unis ma deſtinée;
Si j'oſe vivre encor, ah! c'eſt pour l'adorer.

Récitatif.

Que dis-tu, malheureux? quelle eſt ton eſpérance?
Va, cours te ſignaler par de nouveaux forfaits.
Lâche, de tes remords ſont-ce là les effets?
Eſt-ce pour l'accabler que tu prends ſa défenſe?

Suite de l'Ariette.

Non, non, ſauvons ſes jours, mais ſans nul autre eſpoir;
Duſſé-je, en la perdant, mourir de déſeſpoir.
Eh bien, n'héſite plus; ſauve une infortunée;
De ſes dangers cruels tu dois la délivrer.
Eh bien, ſauvons ſes jours, mais ſans nul autre eſpoir;
Duſſé-je, en la ſauvant, mourir de déſeſpoir,
Mourir de déſeſpoir, mourir de déſeſpoir.

ROLANDO.

Eh! comment, au milieu des dangers qui me menacent moi-même, pourrai-je l'arracher de cette caverne? (*Prêtant l'oreille.*) J'entends, je crois, le bruit des chevaux; c'eſt Rouſtan qui part avec quinze des plus déterminés. Je n'ai donc que le fier Charles à redouter; les autres, peu aguerris, ne m'inquiètent point. Je ne puis cependant rien entreprendre pour notre délivrance, que je ne les aie mis hors d'état de nuire à notrer etraite: ils doivent veiller à l'entrée de cette caverne, & rien que la mort ne peut les écarter. (*Après un moment de ſilence.*) J'ai pris mon parti; je ſais qu'il faut plus de témérité que de prudence vis-à-vis de ces ſcélérats: je n'attendrai pas qu'ils m'attaquent, je veux les prévenir. Mon intrepidité les fit toujours trembler; elle pourra les ſubjuguer encore: ils m'ont vu ſurmonter des périls plus grands. Mon ſang-froid, mon courage, mon bonheur peuvent ſeuls me tirer d'un pas ſi dangereux, & j'y mets ma confiance.... Mais voici cette infortunée.

SCÈNE V.

ROLANDO, SÉRAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE.

ROLANDO *à Séraphine.*

Vous frémissez à mon aspect; rassurez votre cœur. Si j'ai osé dans mon égarement outrager votre vertu, à qui je dois le retour de la mienne, un ascendant plus fort peut-être, & que je ne puis définir, commande impérieusement à mon cœur le sacrifice de mes lâches desirs. Cessez de me voir avec effroi; bannissez toute crainte, Madame.

SÉRAPHINE.

Est-ce vous que j'entends? des sentimens si généreux...

ROLANDO.

Ah! sans doute : la foi d'un homme livré à l'infame métier que j'exerce, doit vous être suspecte.

SÉRAPHINE.

Mon cœur est entiérement rassuré. Oui, je vous crois sincère. Vos remords, l'aveu même de vos erreurs, la générosité, le courage que vous montrez en décelant votre ame, entraînent ma confiance. Mettez le comble à mon admiration en m'arrachant à mes dangers.

ROLANDO.

C'est, n'en doutez pas, mon unique desir; mais je ne puis vous cacher le péril qu'il me faudra surmonter. Ma vie & celle de cet infortuné (*il montre Alphonse*) sont aujourd'hui proscrites dans ce lieu.

SÉRAPHINE.

O ciel! que me dites-vous?

ROLANDO.

Oui, ces scélérats, outrés des secours que je vous donne, & me voyant le seul obstacle à leurs infames desirs, ont formé cet odieux complot.

ALPHONSE.

Je ne balance plus; votre repentir m'eſt un ſûr garant de votre vertu. (*Se découvrant.*) Eh bien! voyez un défenſeur, l'époux de Séraphine; nous ſerons ſes libérateurs.

ROLANDO, *dans l'excès de ſa ſurpriſe.*

Je demeure confondu... Quoi! ſon époux? Quel prodige! Vous auriez échappé à la mort!...

ALPHONSE.

Votre cœur en concevrait-il quelque regret?

ROLANDO.

Ah! ſa joie eſt extrême; d'un poids accablant il ſe ſent ſoulagé : oui, j'aurais donné ma vie pour racheter la vôtre. Jugez, Seigneur, de la ſincérité de mes remords, puiſque mon cœur vous voit ſans jalouſie, & qu'il ſe trouve heureux de votre félicité. Mais de quel œil verrez-vous un miſérable?

ALPHONSE.

Comme l'ami le plus cher, & qui veut toujours l'être.

ROLANDO.

Moi votre ami? ah! je ſens combien je ſuis indigne de l'être.

ALPHONSE.

Oubliez vos erreurs. Si les paſſions d'une fougueuſe jeuneſſe ont pu vous entraîner, vos remords font aſſez connaître que les plus rares vertus ont leurs ſources dans votre cœur. Voyez ma confiance & ma ſincérité; en quittant cet aſyle, mon amitié vous en offre un. Vous trouverez en moi à jamais un ami; je vous chérirai comme un frère.

ROLANDO.

C'en eſt trop; vous accablez mon ame; je reſte anéanti ſous le poids de la honte & des remords. Combien ce procédé me fait ſentir ce que mes égaremens m'ont fait ſacrifier! Tous les droits que la vertu donne au bonheur, ſont anéantis pour moi. La tendreſſe paternelle, l'eſtime, l'amitié, l'amour même ſont-ils faits pour un cœur auſſi coupable? Et vous-même, qui vous montrez ſi généreux, pourriez-vous oublier que c'eſt dans l'aſyle du crime, entouré de forfaits, que vous m'avez connu? Non, Seigneur, je n'irai pas ſouiller la retraite ſacrée que vous daignez m'ou-

frir. Ah ! sans cesse le crime y ferait horreur à la vertu. C'est dans le repentir & les larmes que je dois ensevelir ma honte, & expier mes fureurs.

QUATUOR.

SÉRAPHINE. ET LÉONARDE.

SÉRAPHINE.

Quel intérêt vous faites naître !
Et que vos remords sont touchans !

SÉRAPHINE.

Le comte de Gusman est mon père.

SÉRAPHINE.

D'où vient ce trouble affreux ?
D'où naît cette douleur amère ?
Pourquoi les pleurs qui coulent de vos yeux ?
Daignez expliquer ce mystère.

ALPHONSE ET ROLANDO.

ALPHONSE.

Quel intérêt vous faites naître !
Et que vos remords sont touchans !

ROLANDO *à Séraphine.*

O vous ! à qui je dois un nouvel être
Et de plus dignes sentimens,
Ange dont les vertus & la beauté divine
Vous ont sans doute acquis le nom de Séraphine,
Apprenez-moi celui de vos parens,
Et que du moins ce cœur qui vous révère...

ALPHONSE.

Le comte de Gusman est son père.

ROLANDO.

O ciel ! qu'ai-je entendu ?
Se peut-il, malheureux !

ALPHONSE.

D'où vient ce trouble affreux ?
D'où naît cette douleur amère ?

ROLANDO.

Se peut-il, malheureux !
O terre ! ouvre-toi.

LÉONARDE & SÉRAPHINE.

Ah ! c'eſt trop nous cauſer d'alarmes ;
Oſez vous confier à nous.
Pourquoi les pleurs qui coulent de vos yeux ?

Daignez expliquer ce myſtère.

LÉONARDE.

Non, c'eſt trop nous cauſer d'alarmes.

SÉRAPHINE.

Ah ! malgré moi, je ſens couler mes larmes.

Que dites-vous, & quelle eſt ma terreur !
Mais quel trouble nouveau que je ne puis comprendre ?
Quelle voix inconnue en moi ſe fait entendre ?
Daignez achever ce fils.

SÉRAPHINE, LÉONARDE.

Se pourrait-il que vous mon frère,
Vous D. Juan.

SÉRAPHINE.

Non, tout eſt effacé par vos touchans remords ;
Venez auprès d'un père enfin.

Ah ! par pitié, ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Pourquoi les pleurs qui coulent de vos yeux ?

ROLANDO.

O ciel ! que me demandez-vous ?
Ah ! par pitié ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Non, c'eſt trop nous cauſer d'alarmes.
Ah ! que mon cœur eſt touché de ſes larmes !
Parlez.

ROLANDO.

D'un fils proſcrit, abandonné,
De ſa ſœur inconnu, les forfaits exécrables
N'auraient-ils pas d'un père infortuné
Abrégé les jours reſpectables ?

Percez ce cœur ;
De votre nom flétri vengez ainſi l'honneur.

ALPHONSE.

Se pourrait-il ?

ROLANDO.

Ce nom me déſeſpère.
Non, je ne le ſuis point ; & mes lâches tranſports
Me rendent à vos yeux un objet de colère.

SÉRAPHINE.

Quel bonheur ce jour lui prépare !
Il vous recevra dans son sein
Venez auprès d'un père enfin.
Venez auprès d'un père.

Quel bonheur ce jour lui prépare !
Quel bonheur ce jour lui prépare !

LÉONARDE.

Quel bonheur ce jour lui prépare !
Venez auprès d'un père enfin,
Oui, dans son sein.

LÉONARDE & SÉRAPHINE.

Oui, dans son sein, oui, dans son sein.

ROLANDO.

Non, la pitié vous égare;
Fuyez un monstre, un assassin :
Non, non, la pitié vous égare.

ALPHONSE.

Quel bonheur ce jour lui prépare !

ROLANDO.

Non, la pitié vous égare.
Enfoncez un fer dans mon sein.
Non, fuyez un monstre, un assassin.

ALPHONSE.

Venez auprès d'un père enfin.

ROLANDO.

Fuyez un monstre, un assassin.

D. JUAN *ou* ROLANDO.

Qui ? moi m'offrir devant mon père ! Après les crimes dont j'ai noirci ma vie, les chagrins dont je l'ai accablé, je ne dois point espérer de pardon.

SÉRAPHINE.

Il sera touché de vos remords, de vos larmes sincères. Venez, venez, ô mon frère ! embrasser ses genoux.

D. JUAN.

Eh bien ! il m'y verra mourir de douleur.... Mais du moins, que les derniers momens qui me restent, soient consacrés à votre délivrance. Il n'est point d'obstacle, de périls qu'on ne me voie surmonter pour vous arracher de cet effroyable repaire. Je vous quitte un moment, & vais tout disposer pour notre retraite. Ne prenez point d'alarmes ; vous m'allez revoir à l'instant.

ALPHONSE.

Mais vos jours sont menacés, je ne vous quitte pas.

D. JUAN.

Non, restez; les vôtres sont trop précieux pour que je veuille les exposer : votre présence d'ailleurs rendrait nos périls plus certains. Cependant si votre secours me devenait nécessaire, au premier bruit, au premier signal, daignez venir à moi.

ALPHONSE.

Comptez-y.

D. JUAN.

Suis-moi, Léonarde; tu peux m'être utile.

LÉONARDE.

Je ne vous abandonne point, mon cher maître.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, ALPHONSE.

SÉRAPHINE.

QUELS évènemens! quel jour de terreur! Mais ta vie, dit-il, est menacée.... Je frémis!

ALPHONSE.

Mets ta confiance dans son courage & dans le mien...

SÉRAPHINE.

Et le moyen que vous puissiez résister tous deux contre le nombre? Qu'allons-nous devenir? Quelle assistance pouvons-nous attendre? Déjà le temps s'écoule, & tes amis n'ont encore rien entrepris. Non, rien ne peut rassurer mon cœur. Ce n'est plus pour moi, c'est pour toi que je tremble.

(*On entend un coup de pistolet.*)

ALPHONSE.

Je vole à son secours.

SÉRAPHINE.

Arrête... je ne te quitte pas.

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE *seule.*

ARIETTE chantée d'une voix altérée.

Je suivrai tes pas. Oui, oui, je veux... Ah! je frissonne.
Je ne me soutiens plus; la force m'abandonne.
Je veux te suivre, & fais un vain effort.
O moment plus affreux, plus cruel que la mort!
Ah! grand Dieu! pour l'époux que j'adore
Vois les terreurs de mon cœur éperdu.
Ah! m'aurait-il été rendu
Pour me le voir ravir encore!
Je veux le suivre, & fais un vain effort.
Affreux tourment plus cruel que la mort!

SCÈNE VIII.

SÉRAPHINE, LÉONARDE.

LÉONARDE.

Dissipez vos terreurs, Madame; le péril est passé: nous allons sortir de cette horrible caverne.

SÉRAPHINE.

Serait-il possible?... Ils vivent.... Courons!... Soutiens-moi!...

LÉONARDE.

Non, Madame: vous allez les voir. Ah! votre frère, quel homme! quel courage! quelle intrépidité! En vous quittant, nous nous sommes avancés sans bruit vers l'endroit où étaient ces scélérats; le traître Charles, le pistolet à la main, s'avançait déjà à la tête des cinq autres; votre frère se montre, &, sans aucun discours, lui lâche son coup, qui le jette à ses pieds. Les autres, quoique dans l'excès de la surprise, s'étaient réunis pour l'accabler; dans cet instant, votre époux a paru: les lâches sont restés anéantis, confondus; & jettant bas leurs armes, ont imploré la clémence du capitaine. Il s'est contenté de les lier,

lier, & de les enfermer dans un endroit où ils ne peuvent être à craindre; votre époux & votre frère préparent des chevaux, ils vont nous arracher de ce repaire infernal : les voici.

SCÈNE IX.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, D. JUAN, ALPHONSE.

D. JUAN.

VENEZ, venez; ne perdons point de temps : les momens sont précieux.

SÉRAPHINE.

Grand Dieu! quel bienfait tu nous accordes! (*Un grand bruit fait retentir la caverne.*)

FINAL

A double cœur, qui, à la rigueur, pourrait ne pas être exécuté, si l'on jouait le dernier Allégro de l'ouverture pendant la Pantomime du siège de la caverne : on se contenterait alors de chanter le morceau intitulé : Suite du Final.

Après la Ritournelle du Chœur.

D. JUAN.

Qu'entends-je ?

LÉONARDE.

O Ciel! ces scélérats rentrent tous : nous sommes perdus

CHŒUR.

D. JUAN.

Voici l'instant le plus funeste.

CHŒUR DES VOLEURS

Oui, redoublons tous nos efforts :
Barricadons, formons une barrière.
Enfonçons, enfonçons.
Redoublons nos efforts, enfonçons.

SÉRAPHINE, LÉONARDE ALPHONSE ET D. JUAN.

Quel bruit, quelle fureur!

Suite du Chœur.

LES VOLEURS *hors la scène.*

Oui, redoublons tous nos efforts;
Oui, oui, formons une barrière.

LE CHŒUR D'ASSAILLANS.

Enfonçons cet affreux repaire,
Redoublons tous nos efforts.

CHŒUR DES VOLEURS.

Barricadons; oui, oui, formons une barrière;
Oui, redoublons nos efforts.

LE CHŒUR D'ASSAILLANS.

Redoublons, redoublons nos efforts,
Enfonçons cet affreux repaire.
Redoublons nos efforts.

ROUSTAN.

C'eſt fait de vous, ſi vous faites un pas.

(*Rouſtan & Bernard jettent leurs carabines & mettent le ſabre à la main.*)

Quels affreux tranſports,
Rendons vains leurs tranſports,
Oppoſons-nous à leurs efforts,
Rendons vains leurs tranſports.

D. JUAN.

Les ſcélérats! ah! quel affreux tranſport!

SÉRAPHINE ET LÉONARDE.

Protège-nous, ô Ciel! appaiſe ton courroux,
O Ciel! appaiſe ton courroux,
O Ciel! que faire! quel embarras!
O Ciel! que faire!

ALPHONSE, D. JUAN, LÉONARDE, SÉRAPHINE.

Quels affreux tranſports!

SÉRAPHINE.

Je meurs.

D. JUAN, *examinant la contenance de Rouſtan.*

Ton arme ne peut être nuiſible,
Ah! tremble, celle-ci te ſera plus terrible.

(*La caverne eſt ébranlée par les terribles coups dont elle eſt aſſaillie.*)

(*Ils combattent. D. Juan & Alphonſe les pouſſent hors du théâtre, où ils ſont cenſés les tuer.*)

LE CHŒUR D'ASSAILLANS.

Tout cède à leurs efforts,
Tout cède à leurs efforts.

LES AMIS D'ALPHONSE.

Tout cède à nos efforts.
Tout cède à nos efforts.

SCÈNE X.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, GILBLAS, LES AMIS D'ALPHONSE, *mettent en jouc les voleurs, qui sont cachés aux yeux des spectateurs par un peu de muraille.*

LES VOLEURS.

Non, non, nous saurons nous défendre;
Non, plutôt, plutôt la mort,
Plutôt la mort que de nous rendre.
Nous saurons nous défendre;
Non, non, plutôt la mort
que de nous rendre.

GILBLAS.

Bas les armes, il faut vous rendre.
Oui, bas les armes, il faut vous rendre,
Il faut vous rendre,
De vos forfaits voilà le prix.

(*Ils font feu sur les voleurs.*)

C'eſt Gilblas, nous étions trahis.

De vos forfaits voilà le prix.

SCÈNE DERNIÈRE.

SÉRAPHINE, *dans les bras de Léonarde*, GILBLAS, D. JUAN, ALPHONSE, SES AMIS.

ALPHONSE, *à D. Juan, qu'il tient par la main.*

QUE ne vous dois-je pas, généreux D. Juan! ~~O Gilblas~~! ô mes braves amis! pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

GILBLAS.

Se peut-il? Vous vivez, mon cher maître?

ALPHONSE, *l'embraſſant.*

Embraſſe ton ami.

GILBLAS.

J'ai, par bonheur, rencontré ces braves gens qui volaient à votre délivrance, ils ont conſenti que je les guidaſſe.

UN DES AMIS D'ALPHONSE.

Vous devez tout à son zèle intrépide.

SÉRAPHINE, *revenant à elle, & volant dans les bra d'Alphonse & de son Frère.*

Où fuis-je ? Cher époux ! mon frère ! ah, quel bonheur

GILBLAS.

Qu'ai-je entendu ? Son frère !

SÉRAPHINE.

Oui, lui-même, à qui je dois & l'honneur & la vi

D. JUAN.

Pourrai-je jamais me nommer votre frère ?

SÉRAPHINE.

En est-il un ~~plus cher~~, plus digne de mon cœur.

SUITE DU CHŒUR FINAL.

Tous les Acteurs ensemble.

Venez auprès d'un père,
D'une sœur si chère,
Trouver le bonheur & la paix ;
Venez goûter du Ciel les doux bienfaits :
Dieu, ta bonté, oui, ta bonté suprême
Met fin à nos tourmens.
Venez auprès d'un père,
Trouver le bonheur & la paix.

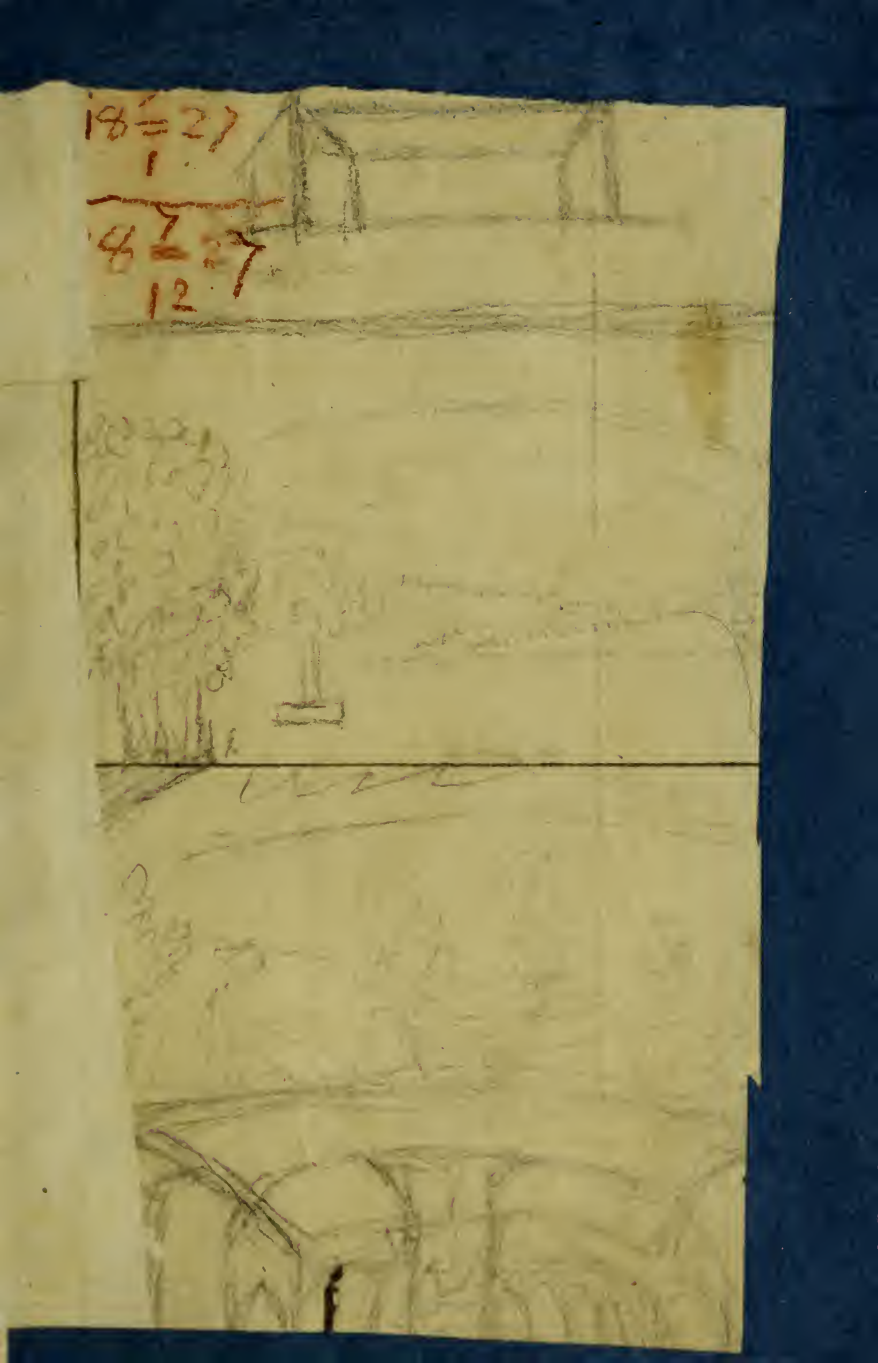
D. JUAN.

Je vais, auprès d'un père,
Trouver le bonheur & la paix.

CHŒUR.

D'une pure jouissance,
Des vertus & l'innocence
Venez goûter du Ciel les doux bienfaits
Venez, venez trouver la pai
Le bonheur & la paix,
Le bonheur & la paix.

Fin du troisième & dernier Acte.


18 = 21
1
18 7 = 7
12